

Concetta Cavallini

Problèmes de traduction dans le *Journal de voyage* de Montaigne

[...] car à tourner d'une langue
estran gere
La peine est grande, et la gloire
legere.

É. de *La Boétie*

Épître dédicatoire de sa traduction de
l'Arioste à Marguerite de Carle, vv. 3-4

Cet article vise à poursuivre et à compléter une recherche concernant l'état de la traduction française de la partie italienne du *Journal de voyage* de Montaigne, que j'ai présentée de manière générale lors de la publication de mon dernier livre sur les *Voyages* de Montaigne. Le sujet n'est pas sans risques, pour différentes raisons. Le manuscrit de Montaigne, découvert au XVIII^e siècle, a été édité pour la première fois en 1774. On perdit par la suite l'original et on n'en conserve que la première édition.

Montaigne rédige une partie de son texte, 30% environ¹, en italien. Querlon, le premier éditeur du texte, décide de proposer une traduction en regard de l'original. Il s'agit de deux textes profondément différents. D'un côté un texte rédigé au XVI^e siècle par Montaigne, avec toutes les conventions, les normes de style et d'écriture héritage de la Renaissance; un texte rédigé dans une langue qui n'est pas la sienne et qu'il est en train d'apprendre pendant

son voyage en Italie en 1580 et 1581, comme il l'affirme lui-même dans le *Journal*. De l'autre côté une traduction du XVIII^e siècle, réalisée par Meunier de Querlon, éditeur du journal de Montaigne. On a de forts doutes sur son effective compétence de l'italien et donc sur sa maîtrise dans la traduction de cette langue.

Le texte de la traduction n'a jamais été étudié de manière suivie. Je vais essayer de le faire dans cet article pour répondre aux questions concernant la qualité du travail de ce premier éditeur du *Journal* de Montaigne. Malgré la publication d'au moins trois éditions dans la seule année 1774², la chose la plus étonnante est que, d'après une étude philologique que j'ai conduite sur des échantillons des textes des trois éditions, ni le texte italien, ni la traduction de Querlon ne semblent avoir subi de modifications.

Je vais essayer de classer, dans un premier moment, les problèmes théoriques qui concernent la traduction du texte de Montaigne pour passer ensuite à l'analyse de la traduction de Querlon et au classement des nombreux problèmes de traduction qu'elle présente.

Montaigne rédigea son *Journal* le long de son voyage en Italie en 1580 et 1581. Au départ, c'était un secrétaire qui accomplissait «cette belle besogne»³: il décrivait les déplacements, les gens rencontrés, les activités de Montaigne, vrai pivot de la narration⁴. Il n'était pas un valet, mais un «intellectuel peu fortuné», de bonne culture et à la plume facile⁵. On ne connaît pas la raison pour laquelle Montaigne décida de lui donner congé, avant le 16 février 1581 à Rome; c'est à cette date qu'il commence lui-même à rédiger le *Journal*⁶. Selon toute probabilité, ayant constaté que le secrétaire conduisait assez bien sa besogne, Montaigne décida de s'occuper lui-même de la rédaction. Sa décision d'écrire en italien se déclenche aux Bains de la Villa, près de Lucques, où il s'était rendu pour des cures

thermales. On ne connaît pas les raisons de l'utilisation de cette langue étrangère.

Dans le domaine des récits au Nouveau Monde, la rédaction d'une partie des journaux dans la langue du pays visité est un véritable *topos* de l'écriture et symbolise l'appropriation de l'altérité et la prise de possession du nouveau. C'est une «composante de l'Ailleurs»⁷. Peut-être ce schéma est-il trop loin de la réalité de Montaigne. La langue italienne lui était familière. Il la connaissait à travers les récits des expériences de son père⁸ pendant les guerres d'Italie, et à travers ses lectures. Il se vante de posséder, par exemple, plus de cent livres de lettres italiens⁹. Et, en dehors des lettres, on a retrouvé beaucoup de livres italiens avec son ex-libris¹⁰, ce qui prouve qu'il était à même de lire la langue italienne, tout comme son entourage d'amis italianisants¹¹.

Vraisemblablement, le texte de Montaigne n'était pas destiné à la publication. Ce qui n'empêche qu'il soit lu par les gens qui fréquentaient le philosophe. Dans cette optique, la partie italienne du *Journal* pouvait peut-être être comprise au XVI^e siècle sans aucun besoin de traduction. Ce qui est certain c'est qu'une traduction réalisée à l'époque de la rédaction de la partie italienne du *Journal* aurait été fort différente par rapport à la traduction que l'on a aujourd'hui. La traduction à la Renaissance et au XVI^e siècle assume un statut très particulier. Tout en étant une grande époque de traduction¹², cette période met en lumière toutes les limites du genre. Les traducteurs vont très loin dans l'imitation du texte source jusqu'à «le transcender»¹³; les traducteurs ignorent souvent la langue qu'ils traduisent, ils se livrent à toute approximation, ils visent à rivaliser avec les textes sources.

Pour les textes italiens, soumis à la vague anti-italienne¹⁴ de la deuxième moitié du siècle, le sort est encore pire: ils «sont bons à tout usage et à tout inflexion afin de produire une œuvre en langue française, et ils servent à

l'enrichissement et à la célébration de celle-ci»¹⁵. À ce panorama déjà complexe, il faut ajouter le fait que la langue au XVI^e siècle n'avait pas une forme définie et qu'elle était supportée par une philosophie souvent ambiguë. La théorie des climats linguistiques, qui identifiait les caractéristiques spécifiques d'une langue à partir du climat du pays où elle était parlée en est un exemple clair¹⁶. Montaigne ne s'intéressa pas à la traduction comme sujet théorique, tout en étant lui-même traducteur, ainsi que tous ses meilleurs amis, d'Étienne de la Boétie¹⁷ à Pierre de Brach¹⁸. Il présenta la traduction seulement par rapport à sa personne et à ses activités¹⁹.

Quand la partie italienne du *Journal* fut traduite par Querlon, elle avait déjà été éditée par Giuseppe Bartoli²⁰, qui avait fait un bon travail d'édition, sérieux, avec des gloses pour les mots difficiles à comprendre. Avant de la critiquer, avant d'exprimer tout jugement, il faut accepter l'idée que la traduction de Querlon fut réalisée selon les normes de la traduction au XVIII^e siècle. L'attrait de la langue italienne est encore fort à cette époque en France²¹. Le voyage en Italie commence à devenir à la mode et les idées cosmopolites aiguisent la curiosité du public d'outre-monts²².

Le mot d'ordre de la traduction au XVIII^e siècle est bien *adaptation*²³. Les traducteurs oublient toute fidélité, tout respect pour le texte originaire. Ils en transforment la ponctuation, la structure des phrases, le lexique. Nous verrons que ces normes ont été à la base du travail de Querlon. Mais il faut faire attention quand on accuse ces traductions de superficialité ou de manque d'exactitude: c'était la mentalité du siècle qu'en demandait ainsi. Il faut ajouter à cela la question des bienséances, qui portent certains traducteurs à s'autocensurer pour ne pas traduire des mots jugés peu respectueux du public ou des événements (scènes d'amour ou de guerre) considérés intraduisibles. C'est un culte de la

traduction élégante, pleine d'omissions, pleine de transpositions selon l'usage de l'époque. Un type de pratique inacceptable pour nous, aujourd'hui, mais qu'il vaut la peine d'analyser pour en étudier les problèmes.

La traduction de Querlon est plus longue que le texte de Montaigne. Cela nous fait déjà comprendre que le traducteur se livre à une sorte de paraphrase du texte d'origine. Pour être plus claire dans mon analyse, je vais essayer de classer les problèmes de la traduction de Querlon par typologies. Dans une étude partielle sur ce même sujet, j'avais indiqué trois types de «fautes»: les cas où le traducteur a été imprécis ou qu'il a voulu, à tort, être trop précis, les cas où il a omis ou ajouté des éléments, les cas où il a tout simplement commis des erreurs²⁴. Nous allons redéfinir ces typologies pour proposer un discours plus homogène et, surtout, plus complet.

La connaissance de la langue italienne de la part de Meunier de Querlon n'est pas un élément certain. Beaucoup de doutes subsistent sur l'organisation du travail concernant l'édition et la traduction de la partie italienne du *Journal*. Une première édition et une première traduction avaient été effectuées par l'abbé Prunis, après sa découverte du manuscrit original de Montaigne en 1770²⁵. Mais Prunis préparait une édition partielle, par extraits, selon l'usage de l'époque et, en plus, il avait appris l'italien en autodidacte. Quand la tâche de l'édition passa à Querlon, après des problèmes de nature juridique, il s'occupait lui-même vraisemblablement de l'édition de la partie italienne. Sur quelles bases? Avait-il à sa disposition le travail de Prunis?

En 1773, l'italien Giuseppe Bartoli arriva en France²⁶. Il fut appelé à collaborer à l'édition. Il édita la partie italienne de manière assez précise, si l'on pense à la difficulté de déchiffrer une graphie vieille de deux cent ans et une écriture du XVI^e siècle qui n'avait pas de paragraphes, pas

d'alinéas, avec une graphie «ondoyante et diverse» comme celle de Montaigne²⁷. Il faut ajouter que Montaigne avait rédigé le texte dans une langue étrangère à laquelle il s'essayait pour la première fois.

Une entreprise bien difficile donc, que la traduction de cette partie. La liste des problèmes de traduction commence vraisemblablement par l'introduction de morceaux de texte qui n'apparaissent pas dans l'original de Montaigne. Cette introduction va dans le sens de la paraphrase, Querlon essayant d'éclaircir et d'expliquer le texte de l'auteur. C'est pour cela que, pour traduire la simple phrase italienne «Si chiamava una per una dal suo loco [...]», Querlon la fait précéder par une autre phrase explicative, absente dans l'original: «Pour la distribution des prix, on appelloit celles qui s'étoient distinguées; chacune sortant de sa place [...]» (f. B10 v° et B12 r°).

La même chose arrive dans une phrase où Bartoli avait signalé dans une note: «Manca qualche parola, come sarebbe, erano travagliati» (f. N v°). Dans sa traduction, Querlon prouve qu'il a bien lu et pris en compte les notes de Bartoli. Il intègre les mots manquant dans sa traduction, qui propose la phrase revue et corrigée: «Car, quoique le fort du mal fût au côté gauche, [il étoit quelquefois encore très violent]²⁸ aux deux tempes et au menton [...]» (f. N2 r°). Quelques lignes après, il ajoute une phrase qui est carrément absente du texte italien: «Mezzedima sentiva tuttavia dolore al dente, e occhio manco. Con lo orinare buttava delle arenelle [...]» devient «Le Mercredi, j'avois encore quelque ressentiment de mal, tant aux dents qu'à l'œil gauche; [je dormis sans douleur, mais d'un sommeil agité.] En urinant je rendois du sable [...]» (f. N3 v° et N4 r°).

Un autre cas d'ajout est représenté pas les occasions où Querlon explique le texte de Montaigne. Tandis que le premier parle uniquement d'un «Medico, il quale ha universalmente scritto de i bagni», Querlon se sent obligé de citer le titre de son ouvrage «Le Médecin qui a fait un *Trai-*

té général de tous les Bains d'Italie» (f. O11 v° et O12 r°) et d'ajouter, dans une note, même son nom: «Dunati ou Donato». Lorsque à Caprarola Montaigne voit les portraits de la reine-mère Catherine de Médicis et de ses enfants, ils sont simplement «Carlo, Enrico et Re Francesco». Pour Querlon il deviennent «Charles IX, Henri III et le Roi François II». Non content, de peur de résulter trop obscur pour le public de son époque, il ajoute, après le nom de François, «l'ainé de tous» (f. P8 v° et P9 r°).

Querlon croit qu'il est important de donner des informations historiques aux lecteurs du XVIII^e siècle. C'est pour cela que, pour indiquer la plaine près de Pavie où le roi François I^{er} fut battu («il loco dove dicono esser stato il fracasso dell'armata del re Francesco»), Querlon traduit de cette manière: «la plaine où l'on dit que l'armée du Roi François I^{er} fut défaite par Charles-Quint» (f. S8 v° et r°). Une précision absolue. La «mer de Toscane» traduit le «mar Tirreno» italien (f. R2 v° et R3 r°), puisque le toponyme permet aux lecteurs de la localiser immédiatement. Une grande attention à la réception, donc. Pour éclaircir une des phrases de Montaigne, Querlon ajoute une explication: «il falloit, [la dernière fois que je bus], qu'il fut encore resté dans mon corps plus de trois verres de l'eau du bain [...]» (f. M10 r°).

Dans quelques cas, Querlon explicite des phrases mais il met en relief son intervention par l'emploi de l'italique. En discourant avec les gens du peuple à Bagni di Lucca, il écoute leur opinion négative sur les médecins qui, d'après eux agissent «riguardando all'utile loro». La traduction que Querlon propose pour cette expression est la suivante: «Ces gens là, plus pour leur profit, *que pour le bien des malades*, ont répandu [...]» (f. N7 r°). Querlon a explicité la phrase, mais l'italique est le signe de son intervention. Cette intervention peut aussi être indiquée dans la traduction par un ajout entre parenthèses: «Le cheval de somme (qui portoit nos bagages) étant tombé [...]» (f. O3 r°).

La deuxième classe de problèmes de traduction concerne les omissions ou les manques. Parfois il s'agit de mots, parfois de phrases entières. Il y a des cas où ces manques ne touchent en rien la phrase ou le sens du texte. Dans la plupart des cas, au contraire, ils réduisent ou banalisent ce qui était un récit personnel, avec des nuances d'originalité. La «ricolta grande e principale di tutto l'anno, di seta» reste une simple «grande principale récolte de toute l'année» (f. C v° et C3 r°); «presi tre libre d'acqua per capricio» devient simplement «j'eus la fantaisie de boire trois livres d'eau» (f. D8 v° et D9 r°). Une banalisation est la traduction de l'expression italienne «d'un tiro» qui signifie, comme Bartoli le confirme dans une note, «d'un coup», par «d'une première séance» (f. E3 v° et E4 r°); le fait de boire sept livres d'eau d'un coup et d'une séance n'a pas exactement le même impact sur le lecteur. Les «soldati contadini» deviennent tous simplement des «soldats» (f. E9 v° et E10 r°); Montaigne dit vouloir apprendre la langue Florentine «con studi e arte», donc avec une grande attention. Selon Querlon, il veut l'apprendre «par principes» (f. L v° et L2 r°), traduction qui donne l'idée d'un apprentissage superficiel et grossier.

Parfois Querlon supprime une bonne moitié des phrases, comme on le voit en les comparant.

Non sentiva nulla che mi dolesse, ma continuava sempre mai questo orinare straordinario, e torbidissimo, recando seco tuttavia sabbio e arenella rossa non in molta quantità.

Je ne sentois aucun mal, mais je continuois de rendre des urines extraordinaires et fort troubles²⁹.

Querlon élimine aussi les notes philologiques de Bartoli. Ce dernier indique bien dans son édition les endroits du manuscrit où il trouve un trou blanc parce que Montaigne a peut-être oublié un nom. C'est le cas de la note: «Qui nel M.S. è uno spazio vuoto per iscriverci il nome del ba-

gno»³⁰. Querlon élimine tout renvoi. Son texte ne présente même plus d'espace. L'adhérence philologique au texte est sacrifiée au profit de la fluidité de lecture. Les «arenella rosse» que Montaigne rend à Pontecalce deviennent seulement du «sable» (f. Q9 v° et Q10 r°). À Piacenza, Montaigne parle de la gastronomie: «on vous présente encore ici de l'eau» d'après la traduction de Querlon, sans dire que Montaigne avait bien spécifié que «si porge l'acqua alle mani» (f. S3 v° et S4 r°). Pour les distances, Montaigne dit que Pavie se trouve à «trenta miglia piccole» de Marignano. Cette nuance spatiale est banalisée aux simples «trente mille» de Querlon (f. S4 v° et S5 r°). L'exclamation de Montaigne qui admire les beautés de la chartreuse de Pavie: «Queste son le più belle cose», n'est pas traduite par Querlon (f. S8 v°).

Néanmoins, les doutes les plus profonds sur la compétence de Querlon dans la traduction de la langue italienne dérivent des nombreuses erreurs de traduction. Ces erreurs sont pour la plupart déterminées par une compréhension erronée du mot à traduire, mais parfois elles sont aussi déterminées par une traduction qui a toutes les allures d'un travail fait en toute vitesse et sans la possibilité de se renseigner, de le revoir ou de le faire relire par quelqu'un de plus compétent.

Les typologies des erreurs de Querlon sont essentiellement deux. Une première comprend les erreurs qu'il fait quand il essaie de traduire l'italien de Montaigne dans une tournure française. Il change la ponctuation, il unit les phrases, il omet souvent quelque chose et le résultat est un contre-sens ou une affirmation qui dit autre chose par rapport à la phrase de départ. À Bagni di Lucca, Montaigne raconte qu'un jour il «avea fatto un grande esercizio di tre miglia circa di poi pranzo al caldo, e di poi cenare». Montaigne se promène donc pendant la chaleur d'après son déjeuner et après le dîner. Pour Querlon, au contraire, il avait

fait «une promenade d'environ trois milles après mon dîner, pendant la chaleur» (f. A4 v° et A5 r°). Il omet, change la tournure de la phrase, mais l'affirmation dit bien autre chose par rapport à Montaigne.

La ponctuation de la traduction produit souvent des contre-sens. Montaigne alla voir le médecin Girolamo Borro le 14 juillet et ce même jour ce dernier lui fit cadeau de son livre sur les flux et reflux de la mer. Dans la traduction de Querlon, un point apparaît entre la phrase sur la visite et la phrase sur le livre. Il semble que les deux choses ont eu lieu dans deux jours différents: «J'eus plusieurs fois à mon logis la visite de Jérôme Borro, Médecin, Docteur de la Sapience, et je l'allai voir à mon tour. Le 14 juillet, il me fit présent de son livre [...]» (f. I8 v° et I9 r°).

Dans sa volonté d'éclaircir, Querlon se trompe souvent. Au bal, Montaigne est sollicité par «molte», beaucoup de femmes, qui se recommandent à lui. Querlon traduit par le plus générique «personnes» (f. B6 v° et B8 r°), traduction qui perd un peu de couleur et de précision. Il banalise aussi la traduction de cette variété de fruit, les «melaranci», entre les pommes et les oranges, qui deviennent dans la traduction tout simplement des «oranges» (f. E11 v° et E12 r°). Montaigne «assetato», assoiffé, devient banalement «altéré» (f. L12 v° et M r°), les «cantine», les caves, sont de «différentes usines» (f. S2 v° et S3 r°).

À une deuxième typologie appartiennent au contraire des fautes que nous ne saurions pas expliquer. Il s'agit d'erreurs tout court, qui se vérifient quand Querlon ne comprend pas le texte de Montaigne. Et on ne peut pas dire qu'il ne comprend pas la graphie, étant donné qu'il pourrait bien vérifier l'édition de Bartoli. Je vais donner des exemples. Il fait une faute dans la traduction de l'expression «d'arente», que Bartoli avait bien expliqué dans une note. Au lieu de traduire par un équivalent de «près de», Querlon traduit «plus loin» (f. Q11 v° et Q12 r°), le contraire. Ainsi se trompe-t-il dans l'utilisation d'une tra-

duction opposée, «même route» pour traduire «altra via» (f. R4 v° et R5 r°), une autre route.

Pendant son séjour aux Bains de la Villa, Montaigne réfléchit au peu de compétence des médecins. Chacun se baigne à sa manière, chacun boit de l'eau selon ses croyances. La méfiance de Montaigne est bien connue pour avoir été bien exposée dans ses *Essais*³¹. Et voilà qu'il se laisse aller à cette réflexion:

Fin adesso a dir la verità, di quella poca pratica, e domestichezza ch'io aveva con questa gente, non scorgeva questi miracoli d'ingegni e discorsi che gliene da' la fama. Non ci vedeva veruna facultà straordinaria: anzi maravigliavasi e far troppo conto di queste piccole forze nostre.

Cette phrase est traduite par Querlon de manière complètement erronée. Là où Montaigne parle des médecins, pour le traducteur ce sont eux qui parlent de lui. Voici la traduction.

Jusqu'à présent, à dire le vrai, par le peu de communication et de familiarité que j'avois avec ces gens-là, je n'avois gueres soutenu la réputation d'esprit et d'habileté qu'on m'a faite; on ne m'avoit point vu aucune faculté extraordinaire, pour qu'on dût s'émerveiller de moi, et faire tant de cas de nos petits avantages³².

La traduction change, renverse le sens de l'original. Et, comme pour ce cas, les fautes de Querlon son nombreuses. La moutarde de Borgo San Doni est faite avec des pommes et des oranges; pour Querlon, elle est faite avec du miel et des oranges (f. R10 v° et R 11 r°). Il se trompe pour la similarité entre *mele*, pommes, et *miele*, miel. Après avoir pris un long bain le mercredi, Montaigne décide le jour après d'être plus «sollecito» et de prendre son bain «per tempo». Il veut donc aller plus vite et rester dans l'eau un temps raisonnable. Pour Querlon, il doit être plus «soigneux» et prendre un bain «à son aise» (f. B3 v° et B4 r°), exactement le contraire de ce que Montaigne entendait dire.

En décrivant le Régisole, c'est-à-dire la statue de l'empereur Antonino Pio à Pavie³³, Montaigne affirme que le fait que la statue de Pavie ait des étriers et une selle, par rapport à la statue de Rome qui n'en a pas, porte les savants à dater la statue de Pavie comme une statue postérieure. L'opinion des savants («dotti»), que Montaigne rapporte dans son discours sans dire s'il est d'accord ou non, est présentée par Querlon de manière différente. «Je suis donc ici de l'opinion des Savans» (f. S6 v° et S6 r°), aurait affirmé Montaigne dans la partie italienne. Voilà un autre manque grave d'exactitude.

Les équivalences des mesures sont un autre point problématique. Il est difficile de comprendre pourquoi, étant donné qu'il fallait traduire les chiffres de la même manière. Montaigne boit «9 libre in sei volte», qui devient chez Querlon «six livres d'eau en six verres» (f. E2 v° et E3 r°). Le 26 août, Montaigne se baigne «una ora». Pourquoi chez Querlon cela devient «deux heures» (f. M4 v° et M5 r°)? Et, quelques pages après, «4 baiocchi per libra» est traduit par «deux bajoques par livre» (f. Q4 v° et Q5 r°).

Dans bien des occasions, Querlon intervient sur la ponctuation et son intervention va dans le sens d'unir les phrases courtes de Montaigne pour donner au texte un souffle plus large et, d'après son opinion, plus français. Parfois, cependant, cette opération est absolument discutable puisqu'elle produit des contre-sens évidents. Dans la phrase suivante, Querlon accomplit plusieurs opérations. Avant tout il utilise, dans sa traduction, une des notes de Bartoli comme si c'était du texte. Deuxièmement, il transforme les trois phrases originaires en une seule. Troisièmement, il change l'ordre des phrases. Cela pourrait ne pas être grave si les effets de ces opérations produisaient un résultat fidèle au texte de Montaigne. Mais c'est bien le contraire.

Bernabò la lodava molto³⁴, ma con queste ragioni e argomenti medicinali. L'effetto di queste acque sopra dell'arenella che conti-

nuava in me tuttavia, non si vedeva in parecchi altri liberi di questa infermità. Il che dico per non risolvermi, ch'elle producessero l'arenella che buttano fuora.

Ce Médecin louoit aussi beaucoup les eaux de Barnabé; mais avec tous les beaux raisonnemens de la médecine, on ne voyoit pas l'effet de ces eaux sur plusieurs autres personnes qui n'étoient pas sujettes à rendre du sable, comme je continuois toujours d'en voir dans mes urines: ce que je dis, parce que ne puis me résoudre à croire que ce sable fût produit par lesdites eaux³⁵.

Comme on le voit, le sens n'est pas le même. Les «ragioni e argomenti medicinali» de la partie italienne renvoient à tout un discours que Montaigne avait fait dans le paragraphe précédent, où il expliquait le point de vue de Donati. Pour Querlon, au contraire, ils renvoient à l'effet des eaux sur lui et, par opposition, sur ceux qui ne souffrent pas de la gravelle. Une chose pareille se passe quelque page après, toujours pour un problème de ponctuation. Montaigne parle de sa tête.

È vero, a dirla, come ella stà, che di se stessa stava male, e non s'era mai ben riavuta del mal stare ove casco alla prima bagnatura. Più di rado la sentiva, e un po' po' d'un altro modo, perché non mi indebolivano, o abbagliavano gli occhi, d'un mese avanti.

Il est vrai, pour dire ce qui en est, que d'elle-même elle étoit en mauvais état, et qu'elle n'avoit jamais été bien libre depuis le premier bain, quoique sa pesanteur se fît sentir plus rarement et différemment; mes yeux un mois auparavant, ne s'étant point affoiblis et n'ayant point éprouvé d'éblouissement³⁶.

Querlon supprime l'italien «ove casco» (il manque presque sûrement un accent, *casco*). Il supprime un point et donne encore une fois une traduction aussi libre qu'infidèle.

À la lumière de ce qu'on vient de dire, il faudrait se demander si le peu de succès que le *Journal de voyage* de Montaigne eut après sa parution³⁷ peut être imputé en par-

tie à la mauvaise traduction de Querlon. Il est vrai que la traduction ne représente qu'un tiers du *Journal*, mais il faut admettre qu'il s'agit d'une partie de texte assez spéciale. C'est la partie où Montaigne se rend aux Bains de Lucques et où il enregistre de manière plus détaillée et peut-être plus ennuyante tous les détails concernant sa gravelle.

Les fautes de Querlon re-proposent l'éternelle question de sa connaissance de l'italien. Il semble assez étrange qu'il ait pu faire des erreurs si grossières. D'autant plus si l'on pense qu'il pouvait se servir de la collaboration de l'italien Bartoli pour éclaircir ses doutes. Malgré les problèmes historiques, qui relèvent de l'identification d'une chronologie de travail pour les trois éditions de 1774, et à l'identité des auteurs et des collaborateurs de Querlon, il reste les problèmes de traduction.

Toutes les interventions de Querlon vont dans le sens de la simplification, de la francisation, de la correction du texte de Montaigne. Querlon paraphrase, élargit, renseigne, met au point. L'idée du respect d'un grand auteur comme Montaigne, idée qui triomphe dans la presse de l'époque, est une idée assez relative dans sa traduction. Il est vrai que Querlon a rendu le texte italien de Montaigne, texte du XVI^e siècle, difficile, écrit dans une langue étrangère, lisible pendant toutes ces années. Il est vrai que sa traduction, jamais corrigée au fil des éditions, a été rarement remplacée par d'autres traductions dans les éditions successives³⁸. Mais il est aussi vrai qu'il est grand temps de revoir le travail de Querlon, de le nettoyer de ses imperfections et de redonner au public français le plaisir de lire, d'apprécier – ou de ne pas apprécier – le texte de Montaigne en traduction. Et non plus le texte de Querlon.

Note

¹ F. Rigolot, Introduction à Montaigne, *Journal de voyage*, éd. présentée, établie et annotée par F. Rigolot, PUF, Paris 1992, XXIV.

² Il devait s'agir de trois formats de la même édition (in-4°, in-12 en 2 volumes et in-12 en trois volumes). En effet, les textes sont différents. Peut-être les éditeurs décidèrent-ils de vérifier certaines lectures sur le manuscrit original.

³ *Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581*, avec des notes par Meunier de Querlon, A Rome & se trouve à Paris, Chez Le Jay, Librairie, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille, 1774, 3 voll., in-12, t. II, f. F8 v°. Nous renvoyons à la signature des feuillets puisque la pagination est défectueuse. La partie italienne et la traduction de Querlon occupent le volume III. Sauf indications différentes, toutes les citations de cet article renvoient à ce volume.

⁴ L. Monga, *Voyage et récit de voyage à la Renaissance*, in «Montaigne Studies», V, 1993, 1-2, pp. 97-111.

⁵ Introduction, *Journal de voyage...*, édition présentée, établie et annotée par F. Garavini, Gallimard, Paris 1983, p. 9.

⁶ I. Zinguer, *Montaigne et le Carnaval de Rome*, in S.W. Bloom, I. Zinguer (éds), *L'Antisémitisme éclairé*, Brill, Leiden 2003, pp. 19-29.

⁷ M.-C. Gomez-Géraud, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, PUF, Paris 2000, p. 115.

⁸ Montaigne, *Les Essais*, édition de P. Villey, PUF, Paris 1965, II, 2, p. 344.

⁹ Ivi, I, 40, p. 253.

¹⁰ G. de Botton, F. Pottière-Sperry, *À la recherche de la librairie de Montaigne*, in «Bulletin du Bibliophile», 1997, 2, pp. 254-298.

¹¹ E. Picot, *Des Français qui ont écrit en Italien au XVI^e siècle*, E. Bouillon, Paris 1902.

¹² Voir G.P. Norton, *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and their Humanist Antecedents*, Droz, Genève 1984.

¹³ I. Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris 1999, p. 26.

¹⁴ J.-F. Dubost, *La France italienne. XVI^e-XVII^e siècle*, Aubier, Paris 1997, pp. 307 sgg.

¹⁵ J. Balsamo, *Le débat sur la traduction et l'apologie de la langue française à la fin de la Renaissance: François Gilbert de la Brosse et Barthélémy de Viette*, in G. Dotoli (éd.), *Les traductions de l'italien en français du XVI^e au XX^e siècle*, Actes du colloque international (Monopoli, 4-5 octobre 2003), Schena-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Fasano-Paris 2004, p. 37.

¹⁶ M.-L. Demonet, *Les climats linguistiques*, in M.-S. Ortola, M. Roig Miranda (eds), *Langues et identités culturelles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, Presses de l'Université de Nancy, Nancy 2005, pp. 3-24.

¹⁷ A. Preda, *Les enjeux de la traduction de l'Arioste*, in M. Tetel (éd.), *Etienne de La Boétie: sage révolutionnaire et poète périgourdin*, Actes du colloque international (Duke University, 26-28 mars 1999), Champion, Paris 2004, pp. 63-86.

¹⁸ C. Cavallini, *Pierre de Brach traducteur* in Dotoli (éd.), *Les traductions de l'italien en français cit.*, pp. 53-69.

¹⁹ L. Gullerm, *Quelque langue que me parlent mes livres, je leur parle en la mienne*, in «Montaigne Studies», V, 1993, 1-2, pp. 77-96.

²⁰ Voir l'entrée *Bartoli, Giuseppe*, par Ph. Desan, in *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, sous la direction de Philippe Desan, Champion, Paris 2004.

²¹ G. Dotoli, *Italianisme et traduction en France su XVIII^e siècle. Une nouvelle approche*, in G. Dotoli, V. Castiglione Minischetti, P. Placella Sommella,

A.M. Rubino, *Les traductions de l'italien en français au XVIII^e siècle*, Schena-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Fasano-Paris 2003, pp. 43-60.

²² V. Castiglione-Minischetti, *La connaissance de la langue italienne en France au XVIII^e siècle. Grammaires et dictionnaires*, in Dotoli et alii, *Les traductions de l'italien en français* cit., pp. 111-168.

²³ C'est le point principal de G. Mounin in *Les Belles Infidèles*, Presses de l'Université de Lille, Lille 1994 (réédition de l'édition Cahiers du Sud, 1955).

²⁴ C. Cavallini, «*Cette belle besogne*». *Étude sur le «Journal de voyage» de Montaigne, avec une bibliographie critique*, Schena-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Fasano-Paris 2005, p. 77.

²⁵ Et de «traduction de Prunis» continuèrent à parler beaucoup de contemporains à l'époque de la publication de l'édition de 1774. F.M. baron de Grimm, *Montaigne et le «Journal de voyage»*, in *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal [...] revue sur les textes originaux, comprenant, outre ce qui a été publié à diverses époques, les fragments supprimés en 1843 par la censure, les parties inédites conservées à la bibliothèque ducale de Gotha et à l' Arsenal de Paris. Notices, notes, table générale par Maurice Tourneux*, Garnier, Paris 1876-1882, t. X, pp. 430-439.

²⁶ Voir notre *Giuseppe Bartoli et le «Journal de Voyage de Montaigne»*, in «Studi di Letteratura Francese» XXVIII, 2003, pp. 19-29.

²⁷ N. Catach, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance*, Droz, Genève 1968 et l'entrée *Ortographie*, par G. Hoffman, in *Dictionnaire Montaigne* cit.

²⁸ C'est nous qui mettons les ajouts de Querlon entre parenthèses.

²⁹ *Journal*, f. M v^o et M2 r^o.

³⁰ *Journal*, f. O6 v^o.

³¹ Montaigne expose ses idées surtout dans le chapitre III, 12 des *Essais*. Voir aussi l'entrée *Médecins-Médecine* in *Dictionnaire Montaigne* cit. Voir aussi J. Céard, *Contributions italiennes aux mutations de la médecine selon Montaigne, in Montaigne e l'Italia*, Atti del congresso internazionale di studi (Milano-Lecco, 26-30 ottobre 1988), Slatkine-Centro interuniversitario di ricerca sul «Viaggio in Italia», Genève 1991, pp. 229-243.

³² *Journal*, f. D9 v^o et D10 r^o.

³³ É. et R. Chevallier, *À propos du 'Regisole'...*, in *Iter Italicum. Les voyageurs français à la découverte de l'Italie ancienne*, Slatkine [Cirvi], Genève 1984, pp. 196-199 et *La statue équestre du Capitole vue par les Français*, in *Iter italicum* cit., pp. 311-326.

³⁴ Nota di Bartoli: «Cioè il Donato lodava molto l'acqua di Bernabo [...]».

³⁵ *Journal*, f. E7 v^o et E8 r^o.

³⁶ *Journal*, f. M6 v^o et M7 r^o.

³⁷ M. Dréano, *La renommée de Montaigne en France au XVIII^e siècle*, Éditions de l'Ouest, Angers 1952.

³⁸ C'est surtout L. Lautrey qui donne une nouvelle traduction dans son édition du *Journal* de 1906. Les autres (le dr. Armaingaud, par exemple) préfèrent corriger la traduction de Querlon.